



ROMAN

«Les Transparents», la fuite en avant à Luanda

L'Angolais Ondjaki signe une première œuvre chorale, ode à la débrouillardise dans un immeuble inondé par des appétits pétroliers.

Ce n'est pas un roman. C'est un morceau de jazz. Les vingt et quelques personnages qui composent *les Transparents* forment un big band littéraire sous la plume d'Ondjaki. Réunis autour d'un motif central – un vieil immeuble du centre de Luanda inondé au premier étage par une source d'eau intarissable –, le MarchandDeCoquillages, le CamaradeMuet, MariaComForça, Odonato et leurs voisins passent du chant choral aux improvisations solo sur les scènes en plein air de la capitale angolaise. S'élève alors des toits et des trot-

toirs une musique bleue, lourde de rêves abîmés, percluse par la misère invisible de ceux qu'on ne regarde pas. Un hymne tiraillé entre la célébration des solidarités et l'éloge contraint de la débrouillardise. Mais pour qui sait prêter l'oreille, c'est avant tout le symbole criard d'un pays déchiré par la guerre civile, assommé par les querelles de pouvoir, sacrifié sur l'autel des pétrodollars, aujourd'hui exsangue et ruine. Du pétrole, justement, certains prétendent qu'il y en a dans le sous-sol de la capitale. L'ubuesque Commission installatrice du

pétrole exploitable à Luanda, ou Cipel, et son armée de «cipcins» aveuglés par l'appât du gain, invitent des prospecteurs américains à forer en ville. Tant pis s'il faut faire sauter les canalisations au passage ! Les pauvres peuvent crever de soif. Les autres achèteront l'eau en bouteille. Arrivera ce qui devait arriver : un incendie ravage la capitale, conséquence funeste de l'appétit dévorant d'une poignée de puissants. Après cette ouverture, qui fixe d'emblée la tonalité générale du récit, Ondjaki, 32 ans, claqué des doigts et revient en arrière. Comme dans un concert, il fait entrer, un à un, les instruments de son orchestre. Voici l'Aveugle, Amarelinha, Paizinho, JoãoDevagar (JoãoLentement). On décou-

vre leur voix, leur corps, ce qui les anime ou les ronge de l'intérieur. Puis le jeune écrivain angolais, en habit de maestro pour son premier roman, fusionne l'ensemble et l'imprime en trouées lumineuses sur la partition sombre qui lui est imposée. Cela donne une suite de saynètes drôles et tendres. Comme la fois où le camarade Ministre échoue par erreur au pied du bâtiment. Droit dans ses escarpins achetés à Paris. Orphelin sans sa berline. Il est forcé de quémander à une vendeuse de poissons un portable pour rappeler son chauffeur. Mais il blémit quand la femme lui tend un téléphone tiré d'entre ses seins suants. Ou encore lorsque JoãoDevagar lance la première séance de son cine porno-cultu-

rel sur le toit de l'immeuble, entoure d'une petite foule avinée. Rien que pour ces tranches de vie délicieuses, on prend tout son plaisir à lire *les Transparents*. Le Caire a son immeuble Yacoubian, vraie bâtisse égyptienne immortalisée par Alaa al-Aswany dans le roman du même nom (*Actes Sud*, 2006). Luanda a désormais ce bâtiment sans nom, qu'Ondjaki a construit avec des blocs de réel cimentés par son imagination. Le résultat ne passe pas inaperçu.

ÉMILE RABATÉ

ONDJAKI
LES TRANSPARENTS
Traduit du portugais (Angola)
par Danielle Schramm.
Métailié, 368 pp., 21 €.